

**LES CAHIERS DES DIX. No 19. Montréal, la Société des Dix, 1954.
297 p. Frontispice, 4 planches, portraits, fac-similé. 23 x 18cm.**

Marie-Claire Daveluy

Volume 9, numéro 2, septembre 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301717ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301717ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1955). Compte rendu de [LES CAHIERS DES DIX. No 19. Montréal, la Société des Dix, 1954. 297 p. Frontispice, 4 planches, portraits, fac-similé. 23 x 18cm.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(2), 298–302.
<https://doi.org/10.7202/301717ar>

LES CAHIERS DES DIX. No 19. Montréal, la Société des Dix, 1954. 297 pages. Frontispice, 4 planches, portraits, fac-simile. 23 x 18 cm.

Sommaire: *Préface*, par Olivier Maurault, P.A., P.S.S. — *Propos de bibliophile*, par Victor Morin. — *Préliminaires du massacre de Lachine*, par Léo-Paul Desrosiers. — *Deux officiers « indésirables » des troupes de la Marine*, par Raymond Douville. — *Les Indiennes de Chateaubriand*, par Antoine Roy. — *Le Journal de François Baillargé*, par Jean Bruchesi. — *Louis-Hippolyte LaFontaine à travers ses lettres à Amable Berthelot*, par Olivier Maurault, P.A., P.S.S. — *Luc Désilets, un des « fanaux de tôle » de Mgr Laflèche*, par Albert Tessier, P.D. — *De menus rites païens de la forêt canadienne*, par Jacques Rousseau. — *Dambourgès, « le Balafre »*, par Léon Trépanier. — *La Bibliothèque acadienne*, par Gérard Malchelosse.

Monseigneur Maurault, chaque année, se tire à merveille de sa tâche de préfacier-collaborateur. Se sachant, pour la circonstance, juge et partie dans la cause, il s'exprime avec une modération souriante. Il voile la satisfaction qu'il éprouve, qu'il

peut éprouver. Car assurément, il y a souvent réussite pour les Dix. Le dix-neuvième *Cahier* qu'ils présentent depuis la fondation du groupe, en 1935, possède, pour sa part, une unité de ton, un style d'allure narrative partout agréable, ou pittoresque, ou savant. L'humeur de chacun vient se fondre admirablement dans l'ensemble. Ces qualités rendent agréable, sans un fléchissement d'intérêt la lecture des textes. En outre, de brèves références, des notes bien au point, appuient des travaux tirés pour la plupart de documents originaux. Les sociétaires ne se spécialisent point en vain autour de sujets particuliers et inexplorés de notre domaine historique. Le métier y gagne en maîtrise, l'œil s'y exerce, et l'esprit critique, ne relâchant point sa surveillance, dispose habilement du moindre détail; il favorise, par là, une pénétrante interprétation des faits généraux, quand il y a lieu.

Il faut donc savoir apprécier ces dispositions à la fois techniques et intellectuelles des « Dix ». Il faut se souvenir de ce simple fait qui les honore: quatre parmi eux rassemblent en ce moment, les notes d'une vingtième étude annuelle. Si nous décidions d'éditer les travaux de chacun d'eux, notre littérature historique s'enrichirait de quatre recueils de plus de cinq cents pages. Ajoutons encore à ces chiffres. Quatre autres sociétaires comptent quatorze, douze et sept ans de collaboration, ayant été priés d'occuper les fauteuils d'historiens touchés par la mort. En mettant au service du groupe leurs connaissances et leur talent d'écrivain, ils sont en mesure de publier aujourd'hui des volumes de quatre cents, trois cents, ou encore de plus de deux cents pages. Tout de même, les fidèles de nos annales en éprouveront quelque saisissement. Pareille équipe de travailleurs n'est pas chose si commune chez nous.

Et maintenant si nous revenions au dix-neuvième *Cahier*. Car, en marge de chaque étude, nous avons tracé un mot très bref d'appréciation. D'un caractère spontané, ces mots manifestent sans doute plus de sincérité que d'envergure dans le jugement critique. C'est une première impression. Si nous reconnaissons avec les Sages qu'elle est souvent la meilleure, nous ne changerons rien à nos sentencieuses remarques. Pourquoi pas ?

M. Morin et ses Propos. — Quand cet affable notaire veut bien puiser au trésor de ses beaux vieux livres, sa mémoire enchaîne de façon vivante, petits faits, anecdotes et mots spirituels. Ses souvenirs colorent son histoire de l'imprimerie au Canada, en cours de publication. Elle ne fait pas double emploi avec celle d'Aegidius Fauteux, non périmée, mais épuisée depuis longtemps en librairie, et aussi moins fouillée, et d'allure peu narrative.

M. Desrosiers retourne en Iroquoisie. — Nul ne le lui reprochera. La fresque qu'il a commencé de peindre possède un mouvement d'une terrible intensité. Une masse grouillante de Sauvages s'empresse, cette fois, vers l'horrible carnage de Lachine. Au premier plan des hommes de paix et de bon conseil tentent d'apaiser ces loups ; des missionnaires tracent sur tous le signe de la Rédemption. Mais les préliminaires vont s'achever sans qu'un mot d'alarme puisse atteindre les victimes de demain... Historien évocateur, M. Desrosiers ranime de façon étonnante les textes de nos vieux chroniqueurs. Sachons gré à ce méditatif de consacrer son talent à ces visions synthétiques de la longue hostilité iroquoise.

M. Douville et ses indésirables. — Excellente narration. Des mauvais sujets bavards et remuants, il y en eut toujours. Mais l'atmosphère où évoluent ces têtes fertiles pique notre curiosité. En quête de brillant reportage, M. Douville ne quitte pas d'une semelle ses pittoresques compagnons. Il n'ignore bientôt à peu près rien de leurs aventures. Son carnet ne se ferme cependant qu'avec l'assurance qu'ils ont bien passé de vie à trépas, inactifs, silencieux, à au moins six pieds sous terre. Quels portraits rutilants M. Douville peint pour ses lecteurs ! Surtout ce Chevalier de Saint-Louis faisant mentir le dicton canadien : « Ça n'est pas de la Croix de Saint-Louis ».

M. Roy rend visite au romantique « René ». — Voici un archiviste racé qui se distrait de quelque grimoire illisible en la compagnie de M. de Chateaubriand et des Indiennes que sa fantaisie a créées. « René » croit en elles, en la vérité de leur personnage. Le beau vicomte n'est-il pas allé en Amérique ? Mais le gentilhomme québécois ne s'en laisse pas facilement conter sur le sujet. Il regimbe avec courtoisie, il discute, tout en admettant le bien-fondé de plusieurs assertions du Seigneur de céans. Le célèbre René redevient souriant au point de trouver trop brève la visite de ce Canadien au nom royaliste. Sujet original, peut-être trop rapidement traité. Nous avons été ravie de lire pareil article.

M. Bruchesi feuillette le Journal d'un artiste, non d'un homme d'Etat. — Le Sous-ministre bien-disant du Secrétariat provincial est sûrement heureux de cette évasion dans le temps et dans un milieu où les politiciens n'osent parler des élections futures. François Baillargé s'est vu deviner sans peine par un historien fort cultivé, qui habite volontiers ce Québec où jadis, le peintre rêvait de beaux tableaux. La rencontre enchante l'un et l'autre. Mais l'artiste, après que les confidences de son *Journal* ont épuisé sa verve, écoute, sans doute avec plaisir,

ce que pense de son talent et aussi de l'époque qui fut la sienne, ce sous-secrétaire provincial d'une charmante éloquence, ma foi !

Monseigneur Maurault sous le charme... — Nous n'avons dépisté dans la pénétration intelligente d'une âme d'élite par une autre, aucun des traits d'humour, si coutumiers à Monseigneur Maurault, esprit clair et tempérament d'artiste. Il y a autre chose, cependant, que de l'envoûtement, chez le prélat : une sorte de satisfaction spirituelle, une joie du cœur, devant le grand homme d'Etat canadien, supportant, avec aisance et grâce, le poids de sa gloire séculaire. Un message s'entend à travers les intéressants commentaires : « La fermeté unie à la pondération garantissent l'accomplissement, tôt ou tard, des gestes sauveurs ».

Monseigneur Tessier justifie un texte peu banal. — Quand soixante-quinze ans recouvrent des luttes religieuses, même très vives, les récits qu'on en tire ne provoquent que notre indulgence et beaucoup d'intérêt. Nous sommes des auditeurs sans passion, non des combattants attardés. Il y a eu jugement, du reste, dans le cas que présente Monseigneur Tessier. Les perdants s'inclinèrent et firent silence. Ce n'était point de fiers Sicambres. Le Curé Désilets reste sympathique sous la poussière de la bataille. Sa bonne foi transparait à travers sa fougue. Tout comme sa foi religieuse resplendit en d'autres circonstances. Le créateur du « pont des chapelets », cette petite merveille de grâce mariale, se fait tout pardonner. Il savait aimer. Après Dieu et la Bonne Vierge dont il vit s'animer le regard, il plaçait dans son cœur le grand évêque Laflèche, « son évêque ». Lisez l'étude du spirituel prélat trifluvien.

M. Rousseau nous explique de « menus rites » décelés par quels yeux experts. — Nous comptons beaucoup de personnes cultivées au Canada, mais les savants sont-ils si nombreux ? La Société des Dix possède en M. Rousseau un savant authentique, un ethnologue toujours au travail, allant à travers bois, lacs et montagnes, quand il ne s'absorbe point dans de vieilles chroniques, dont son cabinet d'études ne se départit jamais.

L'ethnologie ne vous intéresse peut-être pas, mais présentée avec la verve agréable et érudite de M. Rousseau, vous ne pouvez qu'y mordre. Heureux M. Rousseau, qui ne rebute jamais son auditeur, qui a l'art de tout dire en le gardant attentif. Nous nous enfonçons volontiers, s'il nous sert de guide, dans les fourrés de l'immense forêt canadienne, nonobstant les marches ardues et les moustiques sans pitié.

M. Trépanier débute non sans brio. — Le nouveau membre des *Dix* entre chez ses confrères en compagnie d'un beau et brave colonel de la fin du XVIIIe siècle. François Dambourgès, un Béarnais de naissance, mais venu jeune et mort au Canada, a repris vie et même « son cran » sous la plume connaissante de M. Trépanier. Cette excellente notice biographique est évocatrice, remplie des grands et des petits événements d'une époque difficile. Elle s'appuie en outre sur des sources narratives et diplomatiques presque toujours de première main. Avec cette étude, M. Trépanier prend place parmi ses pairs. Est-ce que je fais erreur en croyant que des papiers de famille aient été dépouillés ? Cette Catherine Couillard des Ilets, belle-sœur du Colonel François, est certainement alliée de très près à la famille de M. Trépanier. On comprend alors qu'il ait choisi ce brillant militaire comme sujet et l'ait peint de façon si attachante.

M. Malchelosse se tourne vers l'actualité historique. — On ne vit pas sans profit au milieu de livres innombrables. Contrairement au gémissant poète qui écrivait : « Je suis malheureux et j'ai lu tous les livres », M. Malchelosse garde son entrain et demande à ses amis les livres de rendre le plus de services possibles. Aucun ne regimbe. Sa Bibliothèque acadienne en est une preuve convaincante. Que d'auteurs et d'ouvrages dont il décline noms et titres, ont chanté le pays des âmes fidèles et héroïques. De Champlain et Lescarbot, au Frère Bernard et à M. Arsenault, tous sont au « garde à vous », heureux du nouvel et glorieux anniversaire de cette terre qu'on n'oublie pas. On dirait d'une légion d'honneur, où l'œil exercé de M. Malchelosse distingue et gradue les moindres états de service de chacun. La bibliographie, cette science du groupement des auteurs, n'est pas ce qu'un vain peuple pense, car sans elle, que de créateurs de nos fastes historiques se couvriraient d'une ombre impénétrable.

Marie-Claire DAVELUY